



UNE HEURE AVEC ROUSSEAU

PRÉFACE Pierre-François Unger	3
PRÉSENTATION DE L'ÉDITEUR	4
INTRODUCTION : GENÈVE EN 1712 Yves Bordet	5
ROUSSEAU PHILOSOPHE Eric Werner	11
DESPOTISME POPULAIRE OU MÉDIOCRITÉ PARLEMENTAIRE ? Jan Marejko	19
LES NATURIENS ET ROUSSEAU Tanguy L'Aminot	25
ROUSSEAU ET LA MUSIQUE Jean-Blaise Rochat	31
ROUSSEAU MARCHEUR Jérôme Lèbre	39
ENTRE DEUX FEUX, ROUSSEAU ET LA « RELIGION DE GENÈVE » Alfred Dufour	45
« LE TOUT EST BIEN » : DU RELIGIEUX AU POLITIQUE Clovis Gladstone	51
ROUSSEAU EN CHINE Céline Wang	59
ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE	67
TABLEAU SYNOPTIQUE	69



COLLECTION LES HEURES N° 1

Directeur d'édition: Yves Bordet

INTERNET

Pour accéder à la version électronique de ce livre et à ses contenus multimédia,
rendez-vous sur le site lesheures.ch et utilisez le code suivant :

rouss1203

Avec le soutien de la



*Cet ouvrage est publié
avec le soutien
de la Loterie Romande,
de la Fondation Sandoz
et des Services culturels
de la ville de Vevey*



ISBN : 978-2-88892-142-4

Copyright © 2012 by Editions Xenia S. A., C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse

www.editions-xenia.com





Préface

En qualité de Président du Conseil d'État du Canton de Genève, il m'était difficile de ne pas être attiré par l'ouvrage Une heure avec Rousseau, publié à l'occasion du Tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Le titre, à lui seul, renvoie à des thématiques fortement constitutives de la «psyché» genevoise.

Tout d'abord, la notion de temps qui passe n'est pas sans évoquer la tradition horlogère genevoise, tradition dont l'excellence et le savoir-faire contribuent aujourd'hui encore au rayonnement de la Cité.

Ensuite, Rousseau lui-même: un nom qui signe l'œuvre d'un théoricien de la pensée qui a influencé l'esprit révolutionnaire du XVIII^e siècle et façonné le système de pensée contemporain occidental; d'un ardent défenseur de notions clefs telles que liberté et égalité, souveraineté populaire, démocratie directe et suffrage universel, idées qui ont influencé les constitutions de nombre d'États modernes, dont la Constitution américaine, ainsi que d'autres textes essentiels tels que la Déclaration des Droits de l'Homme.

Or cet homme, issu d'une famille d'horlogers d'origine française ayant fui les persécutions religieuses au XV^e siècle, était natif de Genève où il fit ses premières écoles — une particularité qui mérite d'être mise en avant à l'occasion de la publication de ce livre. En effet, faut-il rappeler que Genève fit figure de république pionnière pour avoir instauré l'éducation obligatoire et gratuite pour les garçons et les filles, et cela dès 1536, quelques mois avant que Jean Calvin n'y trouvât refuge? À la fois bénéficiaire et prescripteur du système éducatif genevois, Jean-Jacques Rousseau a laissé en héritage une vision de la pédagogie dont le rayonnement mondial n'a cessé de croître au fil des siècles et dont les idées restent toujours et encore d'actualité.

PIERRE-FRANÇOIS UNGER
Président du Conseil d'Etat du Canton de Genève





Présentation : l'heure Rousseau

Il existe dans l'édition un grand nombre de collections encyclopédiques. La série des Heures, dont ce *Rousseau* est le titre inaugural, n'en fait partie qu'à première vue. Son ambition n'est pas seulement de proposer au public une approche d'un auteur ou d'un sujet en un peu plus d'une heure de lecture. Son but est de condenser une information sélectionnée en fonction des «chaînon manquants» dans la connaissance disponible et de faire réfléchir le lecteur à partir d'un exposé d'auteur(s) sérieux, mais libre, subjectif mais intègre et compétent.

L'approche du Tricentenaire a inspiré, on s'en doute, un grand nombre de publications sur le grand penseur genevois. Plutôt que de viser l'exhaustivité — on la trouvera ailleurs — nous avons voulu rassembler ici des textes qui mettent en lumière l'originalité et la liberté de la pensée de Rousseau ainsi que la profondeur de son influence. Nous avons cherché à atteindre le cœur du sujet, et non à couvrir son envergure.

Rêveur, marcheur, jongleur, homme insoumis habité d'une musique de mots autant que de sons, Rousseau fut trop vaste pour les costumes qu'on lui a taillés. Ces costumes sont ceux des différents «ismes» qui se réclament de sa filiation. Il nous tenait à cœur, dans cet ouvrage, de mettre en lumière les germes de dérives totalitaires que comporte son œuvre tout autant que les promesses de liberté qu'il a infusées dans les esprits aux quatre coins du monde, jusqu'en Chine. Je suis particulièrement fier que ce bref ouvrage ait pu rassembler des auteurs d'une grande qualité et d'une indiscutable autonomie intellectuelle. L'exercice consistant à résumer en quelques pages des recherches qui, parfois, occupent toute une vie est redoutable et cruel. Les auteurs de cet ouvrage s'y sont consacrés, sous la direction d'Yves Bordet, avec une détermination admirable. Qu'ils en soient ici remerciés. Mes remerciements vont également aux institutions qui nous ont mis à disposition leurs archives ainsi qu'à M^{lle} Elena Sezgi Esen pour le discernement dont elle a fait preuve dans la recherche iconographique et le secrétariat de rédaction de ce livre.

SLOBODAN DESPOT, janvier 2012.





Genève en 1712

YVES BORDET, CENTRE LUCIEN TESNIÈRE,
UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ À BESANÇON





Jean-Jacques Rousseau n'a jamais été français, il n'a jamais été suisse. Même s'il deviendra, à un moment donné, protégé du Roi de Piémont-Sardaigne, et à un autre sujet du Roi de Prusse et Prince de Neuchâtel, il naît et se revendiquera citoyen de la République de Genève à une époque où la notion de citoyen n'est pas clairement perçue. En France, où il vivra une grande partie de sa vie, il se fera appeler « Citoyen ». La République de Genève est une de ces républiques d'une Europe en gestation de ses états-nations, parsemée de royaumes, principautés, duchés, empires, évêchés, villes libres. Mais à quoi ressemblait donc la ville de Genève en 1712, année de sa naissance ?

En 1712, Genève est une république depuis 1536. Ville libre, ni suisse ni française ni savoyarde, protestante mais entourée des deux grands royaumes catholiques de France et de Piémont-Sardaigne avec qui elle partage 110 kilomètres de frontières, elle n'a pas de frontière terrestre avec son alliée protestante suisse du canton de Berne dont le Pays de Vaud fait alors partie. Une vingtaine d'années auparavant, le passage de dizaines de milliers de protestants français chassés du royaume par la Révocation de l'Édit de Nantes voit certains d'entre eux s'y fixer et la ville passer de 16 000 à 19 000 habitants : ils édifieront le temple de la Fusterie en 1715. Les autres se dispersent dans le monde entier.

Genève en 1712 est une ville libre...

Genève conserve et développe avec eux les liens étroits que son statut de *Rome protestante* lui confère de longue date. Depuis l'époque de Calvin, des protestants français affublés du surnom de *huguenots* viennent se réfugier dans les pays d'accueil. Genève sera souvent un de ces lieux d'accueil ou une étape vers d'autres refuges. Les ancêtres de Rousseau viendront de France se réfugier en 1549 déjà. Les puritains chassés d'Angleterre et débarquant du *Mayflower* sur les côtes de l'Amérique en 1620, les différents exilés en Hollande, dans les régions protestantes en Allemagne et ailleurs ont établi des contacts permettant aux huguenots de 1685 de trouver refuge dans de nombreux pays. La Prusse de Frédéric I^{er} et son armée apprécient les militaires et les accueillent à bras ouverts. La Russie de Pierre le Grand s'ouvre sur le monde. L'amiral de sa première flotte est un Genevois. Il fait partie de ces nombreux huguenots que la Russie accueille à cette époque. Le quartier de *Lefor-*



tovo à Moscou où se trouve la prison du même nom porte son nom. Lefort aura une influence décisive sur l'évolution et même la révolution que Pierre le Grand amènera en Russie. Les vigneron de l'Afrique du Sud et venant de Hollande sont des Français d'origine. La ville de Geneva dans l'état de New York aurait été édiflée par des calvinistes hollandais en hommage à la ville de Calvin. Le prénom Calvin lui-même deviendra courant aux États-Unis et l'est encore aujourd'hui. Les exemples sont nombreux. Les liens et échanges avec la diaspora protestante sont intenses. Il ne faut pas oublier que Genève a établi l'instruction obligatoire pour garçons et filles depuis 1536, quelques mois avant l'arrivée de Calvin en ses murs :

~~~~~  
*...mais c'est aussi  
une ville assiégée*  
~~~~~

tout le monde devait pouvoir lire la Bible. Le niveau d'éducation à Genève est très élevé depuis des siècles et le rayonnement de la ville est certain. Rayonnement intellectuel et scientifique, Genève occupe aussi dans les sciences et dans les arts une place que sa petite taille ne laisserait pas imaginer. Les grandes familles genevoises se piquent d'occuper une place importante dans les sciences et dans les arts. Parmi les dizaines de familles genevoises, l'exemple de la famille de Saussure est parlant. Protestants arrivés de Lorraine à l'époque de Calvin, Nicolas, né en 1709 est un agronome de talent. Son fils Horace-Bénédict (1740-1799) naturaliste et géologue, est considéré comme fondateur de l'alpinisme. Il fera de nombreuses randonnées et expériences dans le massif du Mont-Blanc. Il est le père de Nicolas-Théodore (1767-1845), chimiste et botaniste, pionnier dans le domaine de la physiologie et de la chimie des végétaux et qui participe aux recherches de son père. Son petit-fils, Henri-Louis-Frédéric (1829-1905) est entomologiste et minéralogiste. Le grand savant Ferdinand de Saussure, considéré comme le père de la linguistique moderne est son fils né en 1857. Il est non seulement le fils qu'il a eu de Louise de Pourtalès, mais également le frère de Léopold de Saussure et de René de Saussure, espérantophone et père de Raymond de Saussure, médecin et psychanalyste.

Paradoxalement, malgré ce rayonnement international, la Genève de 1712 est alors en position de ville assiégée, entourée de royaumes catholiques pas particulièrement bienveillants. Les villages savoyards (et donc sardes) et français des





Place de la Fusterie, peint et gravé par C-G. Geifler, 1804,
BGE, Centre d'icongraphie genevoise.





alentours sont souvent pourvus de curés convertisseurs à l'affût de jeunes protestants égarés étouffant dans une ville aussi fermée à l'intérieur de ses murailles qu'ouverte sur le monde. Des observateurs et même des espions s'infiltrèrent dans la ville. Une société de revanchards, les *Chevaliers de la Cuiller* (nobles Savoyards voulant manger les Genevois à la petite cuillère), projettent de reprendre la ville et de la faire revenir dans le sein de l'église catholique et de la vraie religion. Les Savoyards envoient des individus déguisés en hommes de peine se faire embaucher parmi la foule des tâcherons sur la place du Molard pour différentes tâches à la journée. Ces espions n'améliorent pas toujours la réputation déjà douteuse des « molardiers ». Les *curés convertisseurs* des villages savoyards à la périphérie de Genève connaissent très bien le vague à l'âme de la jeunesse genevoise. Le plus farouche d'entre eux s'appelle Benoît de Pontverre, il est curé de la paroisse de Confignon (commune alors savoyarde), membre des *Chevaliers de la Cuiller*, et se vantera d'avoir converti plusieurs dizaines de Genevois au catholicisme : parmi eux, un certain Jean-Jacques Rousseau, orphelin de sa mère décédée à sa naissance, citoyen de la République de Genève, que le matois Pontverre dirige habilement vers une convertie de fraîche date, Madame de Warens, qui deviendra sa mère adoptive, sa confidente, son égérie, sa préceptrice et même lorsqu'il aura ses vingt ans accomplis, sa maîtresse. Elle dégrossira puis *déniaïsera* l'orphelin dont l'éducation genevoise, littéraire, artistique, musicale est néanmoins loin d'être négligeable. Elle aidera ensuite son protégé à se diriger vers le centre de la culture européenne, Paris. La jeunesse genevoise de l'époque étouffe entre les murs de la ville. Rousseau dira dans les *Confessions*, lorsque, réfugié à Annecy, on lui propose un voyage à Turin : *Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste guère*. L'amour des voyages et de l'aventure marque cette jeunesse genevoise dont Rousseau donne un bon exemple. Tout comme le futur amiral russe Lefort, il est aussi de ces Genevois ayant reçu une solide éducation de base et liés à la diaspora huguenotte dans le monde. Lefort rédigea lui-même l'édit promulgué en Russie en faveur des réfugiés français.

~~~~~  
*Mme de Warens,  
égérie d'un jeune  
orphelin*  
~~~~~



La Genève de 1712, assiégée et rayonnant au-delà de ses étroites frontières sur les différents continents, est à l'image de l'orphelin Rousseau, célèbre dans le monde entier, lu en français par tous les lettrés de l'époque et traduit de son vivant en anglais et en russe. *Julie ou La Nouvelle Héloïse* paraît en français chez Marc-Michel Rey à Amsterdam en 1761. Elle compte près de six cents pages qui sont traduites en anglais la même année et éditées en Angleterre sous le titre *Eloïsa*. L'historien Darnton considère l'ouvrage comme le «biggest best-seller of the century», il ajoute que le livre connaît plus de soixante-dix éditions avant 1800 et que les éditeurs n'arrivent pas à suivre la demande: pour lui, aucun roman n'a connu autant de succès auparavant. La Russie et la Chine opéreront une modernisation spectaculaire sous l'influence de penseurs occidentaux. Si la Russie doit beaucoup au Genevois Lefort, la Chine de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e connaît un fort mouvement nationaliste, le Kuo-Ming-Tang. Ce mouvement sera influencé notamment par les traductions du *Contrat social* de Rousseau. L'influence de Rousseau est présente dans le monde entier, et l'on y trouve partout des *rousseauistes*, admirateurs constants et passionnés.



Rousseau philosophe

ERIC WERNER, PHILOSOPHE ET ÉCRIVAIN;
A ENSEIGNÉ LA PHILOSOPHIE POLITIQUE À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE



A un moment donné, dans les *Confessions*, Rousseau évoque son « désir d'aller et venir »¹. Aller et venir : l'expression, en elle-même, pourrait paraître banale. Beaucoup de gens sont comme ça, ils aiment « aller et venir », ne serait-ce que pour se dégourdir un peu les jambes, échapper au risque d'ankylose, etc. Ou encore, ils font les cent pas : cent pas dans un sens, cent pas dans l'autre. Rousseau lui aussi fait les cent pas. Ou alors il « muse » : « J'aime (...) à muser toute la journée sans ordre et sans suite »². On retrouve ici l'étymologie de la rêverie : rêver, c'est d'abord errer, vagabonder³.

Rousseau parle aussi de ses « oscillations toujours renouvelées » : « Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester »⁴. Ce n'est plus ici seulement le corps qui « va et vient », mais l'âme. C'est elle, en quelque sorte, qui fait les cent pas. Autant dire que Rousseau n'est pas un être simple : « Ainsi commençait à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même (...) »⁵. Flotter, osciller, aller et venir, muser, toutes ces métaphores, en fait, se rejoignent, elles désignent une seule et même instabilité fondamentale, instabilité renvoyant elle-même à la complexité même de la personnalité de Rousseau, ou encore, comme il le dit lui-même, à ses « contradictions ». « Jean-Jacques Rousseau est une énigme psychologique », disait Amiel⁶.

D'une manière générale, il y a beaucoup d'« allers-retours » dans la vie de Rousseau : entre Genève et la France, le protestantisme et le catholicisme, la ville et la campagne, etc. Rousseau a en fait plusieurs fois changé d'identité au cours de son existence, montrant par là même que la vie n'a rien en elle-même de prédéterminé. Elle est ce qu'elle est, mais pourrait très bien être autre qu'elle n'est. Il nous

¹ Rousseau, *Confessions*, Livre V, *Œuvres complètes* (Pléiade), t. I, p. 214.

² *Confessions*, Livre XII, O. C., t. I, p. 641.

³ Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau. La quête de soi et la rêverie*, José Corti, 1962, p. 159

⁴ *Confessions*, Livre IX, O. C., t. I, p. 417.

⁵ *Confessions*, Livre I, O. C., t. I, p. 12.

⁶ Henri-Frédéric Amiel, « Caractéristique générale de Rousseau », in *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, ouvrage collectif, Genève, Librairie Jules Sandoz, 1879, p. 29.





est toujours possible de nous réorienter. Il en va de même des choses auxquelles on croit : on peut y croire ou au contraire ne pas y croire. Ou d'abord y croire, et ensuite ne plus y croire, ou ne plus y croire qu'à moitié, etc. Les croyances ne sont donc rien d'autre que de simples *possibilités* de croyances, des « options »⁷ qui s'offrent à nous. C'est relativement nouveau comme approche. Jusqu'alors les croyances se déclinaient comme autant d'obligations familiales, sociales, etc. On ne les choisissait pas, elles nous étaient au contraire imposées de l'extérieur. Ce n'est plus exactement le cas chez Rousseau. Rousseau choisit. Rousseau veut aussi aider les adeptes de croyances opposées à mieux se comprendre entre eux, partant aussi à mieux s'accepter mutuellement. C'est très exactement, par exemple, ce qu'il veut faire dans la *Nouvelle Héloïse*. Il veut, dit-il, faire comprendre aux « philosophes » que la foi religieuse n'est pas nécessairement, en elle-même, synonyme de fanatisme, et inversement aux croyants qu'on peut très bien être athée et en même temps vertueux⁸.

Les mêmes oscillations se retrouvent dans l'œuvre de Rousseau, considérée dans son ensemble. D'un côté, comme Platon, Rousseau s'affiche comme un défenseur de la « cité close » (Karl Popper). Comme Platon, il fait l'éloge de Sparte, prêche l'austérité, la frugalité. Grand lecteur de Plutarque, il ne cache pas par ailleurs l'admiration que lui inspirent les vertus militaires. Il écrit le *Contrat social*. Mais de l'autre, en même temps, Rousseau se fait l'apôtre de la subjectivité. Dans *La Nouvelle Héloïse*, il célèbre, outre l'amour-passion,

certaines qualités qu'on aurait peine, de prime abord au moins, à associer à Sparte et à la société close, comme la tendresse, la délicatesse d'âme, une certaine aptitude aussi pour la vie intérieure, etc. Plus fondamentalement encore, Rousseau est un des principaux représentants du courant de pensée qui, à l'époque, tend à réévaluer la sensibilité, pour en faire la « dimension la plus fondamentale » de

~~~~~  
*Au-delà  
du va-et-vient:  
une pensée  
résolue et  
rectiligne*  
~~~~~

⁷ Cf. Charles Taylor, *L'âge séculier*, Seuil, 2011, p. 15.

⁸ « Julie dévotte est une leçon pour les philosophes, et Wolmar athée en est une pour les intolérants » (lettre à Jacob Vernes du 24 juin 1761).



N° 8.



Bocce d'Alte f!

Lith. de G. Engelmann.

Rochers de Meillerie, lithographie de G. Engelmann.
BGE, Centre d'iconographie genevoise..





l'existence⁹. Rousseau lui-même était conscient de cette ambivalence intrinsèque, n'hésitant pas, dans les *Confessions*, à parler d'« inconséquence »¹⁰. Effectivement, elle lui faisait problème.

Cela étant, la marche ne se réduit pas chez Rousseau à ne faire qu'« aller et venir ». Revenons-en aux *Confessions*. Parlant de la décision qu'il prit, au lendemain de la publication du *Discours sur les sciences et les arts*, de se retirer à la campagne pour y vivre, selon ses propres termes, « dans l'indépendance et la pauvreté », Rousseau relève que les gens autour de lui, ses « soi-disant amis », étaient « jaloux de (le) voir (ainsi) marcher seul dans une route nouvelle »¹¹. Ces derniers mots sont très importants. Rousseau « va et vient », il a du goût pour de telles allées et venues. Et en même temps, comme il le dit ici, il « marche seul dans une route nouvelle ». C'est un autre type de marche, très différent du précédent. Dans le *Discours de la méthode*, Descartes résume bien cette opposition : « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais (...). Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté », etc.¹² Soit, en effet, on « erre », on « tournoie », soit, au contraire, on « marche toujours le plus droit qu'on peut vers un même côté ». Il y a les deux choses chez Rousseau. « Errer », « tournoyer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre », telle est bien, encore une fois, une des tendances, on pourrait aussi dire : un des traits de la personnalité de Rousseau. Mais il ne s'y réduit pas. Rousseau est aussi celui qui « marche seul dans une route nouvelle ». On n'est plus du tout ici dans l'errance. L'orientation est au contraire fléchée, rectiligne.

Le vrai Rousseau, le plus intéressant en tout cas, est peut-être là : non dans ses perpétuelles « errances », ses « oscillations toujours renouvelées », autrement dit

⁹ Cf. François Calori, « "Rendre raison des sentiments" : l'invention philosophique du sentiment », in *L'invention du sentiment*, ouvrage collectif, musée de la Musique, Cité de la musique, Réunion des musées nationaux, 2002, p. 33.

¹⁰ *Confessions*, Livre VIII, O.C., t. I, p. 435.

¹¹ *Confessions*, Livre VIII, O.C., t. I, p. 362.

¹² Descartes, *Discours de la méthode*, Troisième partie, *Œuvres philosophiques*, Garnier, t. I, p. 595.





ses « rêveries », comme on aurait parfois tendance à le penser, mais dans sa détermination, au contraire, à aller de l'avant.

Rousseau avait choisi pour devise : *vitam impendere vero*. Consacrer sa vie à la vérité : à la vérité en général, bien sûr, mais on pourrait se demander si la vérité dont il est ici question ne désignerait pas aussi la vie elle-même, la vie même de celui ayant mis sa vie au service du vrai. C'est une autre manière d'interpréter la phrase. Elle permet en même temps de préciser ce que veut dire, en fait, Rousseau quand il dit qu'il « marche seul dans une route nouvelle ». Être ce que l'on est, ou mieux encore le devenir, s'approprier cette vérité même que l'on porte en soi, mais

~~~~~  
**« Seul dans une  
route nouvelle » :  
en quête de soi,  
pour devenir ce  
qu'on est**  
~~~~~

qui, en même temps, s'inscrit toujours à une certaine distance de soi, se l'approprier pour être autant que possible au clair avec soi-même : Rousseau n'est assurément pas le premier à s'être lancé dans cette entreprise. Mais il est, à coup sûr, l'un de ceux qui l'a poussée le plus loin. Rousseau n'a pas craint non plus de s'exposer au regard des autres : « Je voudrais pouvoir en quelque sorte rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur »¹³. On a de bonnes raisons aujourd'hui de ne pas trop aimer la transparence. Mais l'hypocrisie, associée à la méconnaissance de soi, n'est pas, en elle-même, non plus, on l'accordera, chose très recommandable.

« Seul dans une route nouvelle », dit Rousseau. On pense ici à Machiavel : « Je me suis déterminé à ouvrir une route nouvelle »¹⁴. Rousseau lui-même n'en a jamais appelé lui-même à l'insurrection. Il a au contraire toujours protesté de sa soumission à l'ordre établi (en France, la monarchie absolue, à Genève le régime aristocratique). La charge subversive de son œuvre n'en est pas moins, en elle-même, assez manifeste. Aujourd'hui encore, elle se lit comme une longue protestation contre l'arrogance des puissants, l'injustice sous toutes ses formes. Sur le plan reli-

¹³ *Confessions*, Livre IV, O. C., t. I, p. 175.

¹⁴ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre I, Avant-propos, *Œuvres complètes* (Pléiade), p. 377.



gieux, par ailleurs, Rousseau s'est fait l'apologiste d'un christianisme sans dogmes, récusant l'ensemble des constructions théologiques traditionnelles. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*: texte en lequel Rousseau, poussant jusqu'à son terme extrême la démarche inaugurée, deux siècles plus tôt, par Luther et Calvin, préconise un retour à l'Évangile lui-même, à l'Évangile et au modèle de vie qu'il propose, modèle, en définitive, ne faisant qu'un avec la « religion naturelle », inscrite en l'âme de chacun. C'est, on le sait, ce texte surtout qui est resté en travers de la gorge des autorités.

D'où les mesures qu'elles seront amenées à prendre contre son auteur. Car les persécutions, bien sûr, ne l'ont pas épargné.





Despotisme populaire ou médiocrité parlementaire

JAN MAREJKO, PHILOSOPHE ET ÉCRIVAIN





Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, James Madison et ses amis du Nouveau monde comprenaient que si la révolution américaine aboutissait à remplacer la souveraineté d'un monarque par celle du peuple, elle échouerait. Progressivement ceux qu'on allait appeler les « pères fondateurs » de la république américaine comprenaient qu'une communauté d'hommes libres doit mettre en place des contre-pouvoirs (*checks and balances*). Autrement dit, seule la division du pouvoir, permettant à un pouvoir de s'opposer à un autre, garantissait, comme l'avait déjà vu le Français Montesquieu, un minimum de liberté pour tous. D'où une certaine méfiance envers la démocratie, puisque ce terme renvoie au pouvoir du peuple sans nécessairement faire référence à une division du pouvoir. Pour un proche de Madison, Elbridge Gerry, la démocratie était le pire régime. Celui qui allait devenir le cinquième président des États-Unis s'inscrivait ainsi dans la pensée politique la plus traditionnelle, celle qui, depuis Platon et jusqu'au siècle des Lumières, a considéré la démocratie perverse parce que prélude à la tyrannie des masses populaires et, finalement, au chaos.

À peu près au même moment, Jean-Jacques Rousseau, lui, défendait bec et ongles l'idée que la souveraineté réside dans le peuple et seulement là. On mesure mal, aujourd'hui, à quel point cette idée était aux antipodes de ce que pensaient les Européens. Pour s'en faire une idée, on peut penser aux terroristes d'aujourd'hui dont les propos nous paraissent délirants. Les livres de Rousseau paraissaient aussi délirants et pourtant ils ont eu une énorme influence sur l'histoire européenne.

~~~~~  
*Des limites de  
la souveraineté  
populaire*  
~~~~~

Ce qu'il y a de touchant chez lui est qu'il ne cherchait nullement à avoir une telle influence. Si un penseur a pensé pour le plaisir de penser et de trouver la vérité, c'est bien lui. Sa candeur, sa naïveté, il l'a payée cher. Ses livres ont été brûlés à Genève et ailleurs, il a été expulsé de France et, finalement, à Neuchâtel, on a tenté de se débarrasser de lui en lui jetant des pierres. Je crains que le lecteur d'aujourd'hui ne lise ces épisodes comme on lit des bandes dessinées. Mais il faut imaginer la souffrance de Jean-Jacques qui, probablement, n'avait jamais imaginé qu'en méditant, en pensant, en écrivant, il passerait pour un paria.



J.-J. Rousseau composant son Émile dans la vallée de Montmorency, eau-forte et burin par Hippolyte Huet, [dessin par Albrier], 1827. BGE, Centre d'icongraphie genevoise.





Tout honnête homme, aujourd'hui, ne peut donc s'empêcher d'avoir de la compassion pour l'un des plus étonnants écrivains de l'histoire occidentale. Mais cela ne doit pas nous aveugler sur les incohérences de ses théories en général et surtout de ses théories politiques. Il a d'ailleurs eu l'honnêteté de reconnaître que son œuvre politique majeure, le *Contrat social*, était loin d'avoir la cohérence qu'il avait espéré lui donner.

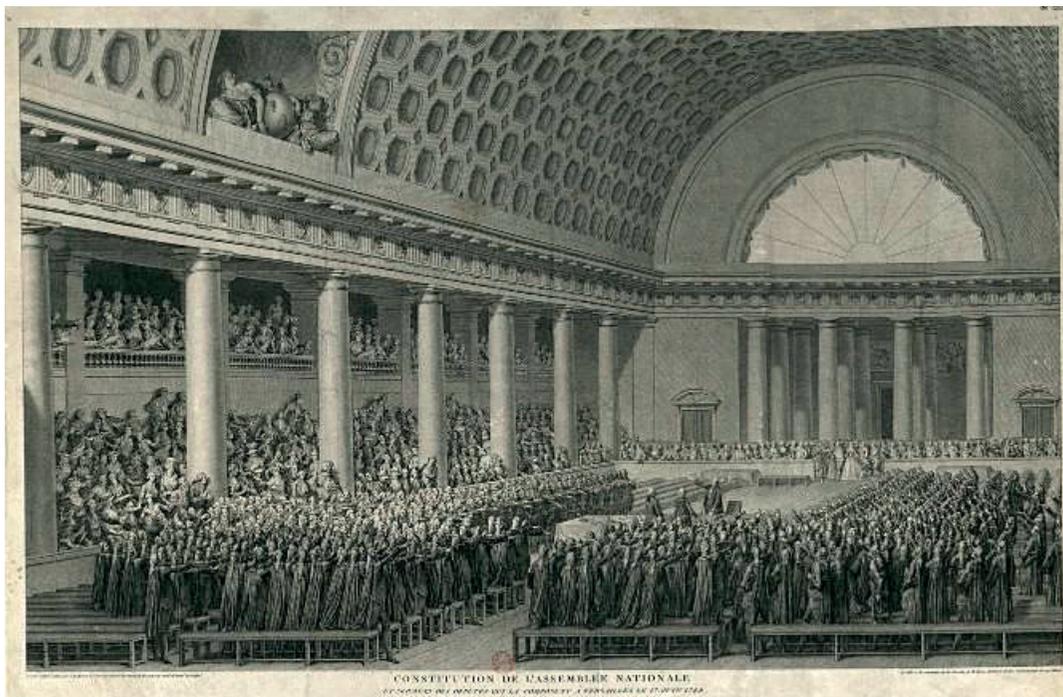
Qu'est-ce donc qui a empêché Rousseau de rédiger un ouvrage de science politique solide? La réponse est dans son enfance. En écoutant son père lui lire Plutarque, il a probablement développé une nostalgie profonde pour ces villes de l'Antiquité grecque où les citoyens se rassemblaient pour discuter de l'avenir de leur cité, de la guerre ou de la paix, du montant des impôts et de toutes les mesures à prendre pour faire prospérer une ville dans la liberté. L'âge d'or de la Grèce antique l'a profondément marqué comme il a marqué plus tard les révolutionnaires français qui, pour la plupart, avaient lu Rousseau.

Le problème est que qu'Athènes comptait environ 30 000 citoyens, que Platon avait donné ce chiffre pour qu'une communauté vive dans la liberté et que Rousseau le savait bien. Que faire, dès lors, lorsqu'un pays compte des millions d'habitants? Rousseau était trop intelligent pour croire qu'on pût faire du royaume de France une cité grecque!

Comment donc réconcilier la souveraineté populaire avec des pays comptant des millions d'habitants? La première réaction du lecteur est que cette notion de souveraineté populaire doit être abandonnée, qu'elle n'a pas de sens. Or l'extraordinaire est qu'aujourd'hui elle jouit d'un prestige tel que personne n'oserait la contester. Qu'y a-t-il donc dans les propos de Rousseau qui ont fasciné tous les acteurs politiques jusqu'à nos jours? Ceux qui, aujourd'hui, réfléchissent à l'histoire des idées politiques en Occident, comme un Tony Judt par exemple, ne peuvent s'empêcher d'exprimer une certaine stupéfaction devant le succès universel de la démocratie. Même les régimes les plus abominables exigent qu'on les considère comme des démocraties. Est-ce le génie de Rousseau qui nous a conduits là où nous sommes aujourd'hui? Mais en quoi ce génie consistait-il?

Les hommes souffrent de vivre isolés dans une société atomisée. Rien de pire que de n'être rien et de se sentir glisser dans le néant. Or Rousseau, justement, a





*Constitution de l'Assemblée nationale et serment des députés qui la composent à Versailles le 17 juin 1789,
dessiné d'après nature par Jean-Michel Moreau.
BnF, Département Estampes et Photographies.*





été le premier à connaître cette souffrance. Exilé de Genève, puis de France, vagabond en Italie, il a été le premier à mesurer à quel point il est terrible de vivre sans communauté, sans identité ou, pour employer une expression d'Hannah Arendt, sans monde commun.

D'où ses efforts pour poser les bases d'une république où les hommes se reconnaîtraient les uns les autres, parleraient des affaires publiques, se sentiraient citoyens d'un monde commun. Il a voulu croire cela possible. Il l'a cru si passionnément possible qu'il est allé jusqu'à dire que dans les assemblées populaires, il ne serait même plus nécessaire d'avoir des débats. Il suffisait, selon lui, qu'un citoyen résume en une phrase ce qui aurait été débattu sur la place publique pour que tous donnent leur assentiment aux propos énoncés.

Pourquoi a-t-il voulu que le corps politique soit aussi fusionnel que possible ?

Aujourd'hui, une telle proposition nous paraît ahurissante. La démocratie moderne n'est-elle pas fondée sur l'affrontement d'avis divergents ? N'est-ce pas dans les débats parlementaires que prend forme la souveraineté populaire ? Pourquoi donc Rousseau a-t-il exprimé la plus grande méfiance envers de tels débats ? Pourquoi a-t-il voulu que le corps politique soit aussi fusionnel que possible ? C'est qu'il avait horreur des factions ou des factieux comme on l'a dit plus tard. Il voyait bien qu'une souveraineté divisée engendrerait non seulement des débats à n'en plus finir, voire la guerre civile et que dans un tel contexte, il n'y aurait plus de souveraineté du tout. Que reste-t-il d'un corps politique sans souveraineté ? Rien.

Entre James Madison et Rousseau, comment trancher ? D'un côté, division de la souveraineté qui seule peut empêcher de basculer dans l'arbitraire, voire le despotisme, mais avec des débats parlementaires qui risquent de faire disparaître toute souveraineté, comme l'avait bien vu de Gaulle. D'un autre côté, une souveraineté populaire, libre dans ses décrets et ses décisions, peut s'enivrer de sa toute-puissance jusqu'au point d'organiser des exterminations. Malgré tout le génie du Genevois, il est difficile de ne pas lui préférer James Madison.





Les Naturiens et Rousseau

TANGUY L'AMINOT, CNRS-PARIS-SORBONNE





Que Rousseau soit le philosophe de la nature est probablement une évidence pour la plupart de nos contemporains. Pour certains, il est même un précurseur de l'écologie, et Marcel Schneider qui ne l'aimait pourtant pas, consacrait déjà un livre à le rapprocher de ce courant en 1978. Le thème est à la mode et on le rappelle régulièrement dans les écoles ou sur les plateaux télévisés pour souligner l'actualité ou la modernité de l'auteur d'*Émile*, sans qu'il conduise à autre chose qu'à la consommation d'autres livres et au jeu insignifiant des idées. Rousseau s'intègre par ce biais au spectacle superficiel qui tient lieu de culture et de débat dans les sociétés d'aujourd'hui. Le tricentenaire de 2012 ne manquera pas d'en donner maintes images.

Il a pourtant existé à la fin du XIX^e siècle un groupe d'anarchistes qui s'est revendiqué de Rousseau pour tenter de trouver dans une relation nouvelle avec la nature un moyen d'échapper à la condition d'aliénation que lui faisait la société industrielle capitaliste: les Naturiens.

Fondé en 1894, à l'initiative d'un peintre et dessinateur anarchiste, Émile Gravelle, le mouvement naturien connut un certain succès au sein du courant libertaire. C'est au départ un phénomène parisien et même montmartrois, car la Butte est à cette époque un monde à part, avec ses moulins, son maquis et ses champs où l'on fauche encore le blé. C'est un petit village au sein de la capitale, accueillant à la bohème, aux étudiants et artistes désargentés; c'est un lieu où les idées révolutionnaires prennent leur essor et le naturianisme sera de celles-là. C'est certes un courant minoritaire et marginal, mais l'on aurait tort de le considérer comme dénué d'importance. Non seulement il donna naissance à de nombreux journaux, revues et brochures, mais il fut aussi à l'origine des « milieux libres » et eut une existence assez longue, puisqu'il dura jusqu'en 1962 en évoluant et en prenant la forme du « naturisme individualiste » prôné par E. Armand, figure centrale de l'individualisme anarchiste en France, qui défendit une relation harmonieuse de l'homme et de la nature dans ses écrits et journaux comme *L'En dehors* et *L'Unique*.

Le naturianisme traduisait une réaction très profonde de quelques ouvriers qui, en cette fin du XIX^e siècle, au lendemain de la vague d'attentats anarchistes qui avait affolé la France et suscité une forte répression des autorités, ne croyaient plus aux promesses d'un temps meilleur faites par les organisations politiques et





Les Naturiens.

Extrait du Bulletin de l'Harmonie :

Ceux de nos amis qui s'intéressent au mouvement dit "naturel" sont invités à faire de la propagande en faveur de notre Idée.

Nous voulons échapper à une civilisation, qui s'appelle l'usine et l'atelier qui étouffent sans salaire suffisant, la guerre, la misère, la prostitution, le capital, le patron, etc.

Le retour à la vie naturelle, aux champs clairs et libres, avec le concept d'hommes respectueux de toute vie et de toute liberté, serait la solution. Un groupe important à Paris s'est fondé pour le déclarer.

Adresser les adhésions (non payantes) à J. Barid, 41, rue Fontaine, Paris.

Appel des Naturiens, extrait du Bulletin de l'Harmonie.
© Préfecture de Police de Paris



figurent dans ce dernier, dans une rubrique intitulée «Devanciers et contemporains». Rousseau qui a décrit dans le *Discours sur l'inégalité* l'homme dans l'état de nature est en effet une référence et, dès décembre 1895, alors que le mouvement est en formation, il est envisagé de «faire un banquet lors des anniversaires de la naissance des grands auteurs s'étant occupés de la nature comme Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, J.-J. Rousseau et autres». Que Rousseau n'ait pas prôné le retour à la nature comme on le croit encore et qu'il ait affirmé la supériorité de l'état civil sur l'état sauvage, importe peu aux Naturiens. Ils ne le lisent pas pour en faire une thèse, mais comme des autodidactes qui trouvent en lui de quoi nourrir leurs rêves et leurs espoirs d'une autre vie. Rousseau, d'ailleurs, se laissait lui-même séduire par ce rêve quand il écrivait à Christophe de Beaumont à propos de l'homme naturel: «Cet homme n'existe pas, direz-vous; soit. Mais il peut exister par supposition. Il existe certainement des hommes qui n'ont jamais eu d'entretien philosophique en leur vie, et dont tout le temps se consume à chercher leur nourriture, la dévorer et dormir».

~~~~~  
**« L'homme n'a  
pas besoin de  
travailler pour  
vivre... »**  
~~~~~

Est-ce ce type de vie que désiraient les Naturiens? Les rapports de police font état de discussions passionnées du groupe où les sujets les plus divers sont envisagés et où chacun propose une opinion, apporte des éléments, s'oppose au précédent. Gravelle, écrit un indicateur, «prétend que l'homme n'a pas besoin de travailler pour vivre et que s'il avait assez de force de caractère pour secouer le joug qui le gêne, il pourrait comme les peuples primitifs, arriver à se suffire par les seules ressources naturelles. Zisly déclare que, pour que tout marche à souhait, il faudrait faire la répartition du travail et que chacun soit rétribué selon ce qu'il a produit. Il dit qu'il connaît plusieurs personnes qui vivent comme de véritables anachorètes, de ce qu'ils récoltent, et habitent dans des huttes au milieu des champs. Gravelle répond que ce n'est pas encore là la vie naturelle, puisque ces personnes cultivent pour arriver à se suffire. Il dit que, sous ce rapport, nous restons toujours en retard sur les nations les plus sauvages». Tchandala qui a côtoyé les montagnards du Tonkin quand il servait à la Légion fait part de ce qu'il a vu et il citera longuement Rousseau dans *Le Naturisme libertaire*





devant la civilisation, la brochure qu'il édite en 1903. Rousseau prend place parmi les auteurs qui se sont opposés au progrès industriel et technique: les Naturiens dénoncent les aéroplanes et l'exploitation aberrante de la terre et des animaux. Comme le feront les hippies vers 1967, ils cherchent chez les Indiens d'Amérique ou les sauvages de Polynésie des modèles à suivre. Ishi voisine avec Laozi ou Thoreau parmi leurs références.

~~~~~  
**Rousseau,  
précurseur des  
premiers  
écologistes**  
~~~~~

Ils ne se contentent pas seulement d'écrire ou de parler; ils veulent vivre dès à présent leurs idées et dès 1895, Gravelle part en quête d'un terrain où réaliser le naturianisme. Il écrit aux maires de plusieurs villes du sud de la France pour cela. Ce n'est qu'en 1902 que le projet devient réalité avec la création du «milieu libre» de Vaux, près de Château-Thierry, fondé par le Naturien Georges Butaud et soutenu financièrement par un groupe de sociétaires. L'expérience prendra fin en 1906, mais d'autres colonies comme celle de

Luyes ou de Mastatal, au Costa Rica, verront le jour. Certains comme Eugène Dufour suivront l'exemple de Darling, «l'homme nature» décrit par Jack London dans *La Croisière du Snark* et qui venait aux réunions naturiennes, en allant vivre à Papeete. Les Naturiens ne souhaitaient d'ailleurs pas tant revenir à l'état de nature que de laisser la terre revenir à l'état naturel et vivre de cueillettes ou de chasse, sans même la cultiver.

Rousseau était bien le penseur de ces premiers écologistes, révoltés contre leur sort, anarchistes par leur volonté de mettre un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme et porteurs d'un rêve dont l'écho se fait sentir jusqu'à nous.





Rousseau et la musique

JEAN-BLAISE ROCHAT, CRITIQUE MUSICAL



Pour le mélomane contemporain, Jean-Jacques Rousseau musicien est d'abord l'auteur d'un opéra, *Le Devin du village*, joué avec succès à la Cour de Louis XV, et parfois repris jusqu'à nos jours ; c'est aussi le redoutable polémiste de la *Lettre sur la musique française*, dont on rappelle la féroce conclusion : «[...] Les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir ; ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.»

Chez Rousseau, l'activité de musicien a précédé celle d'écrivain et il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est par dépit de n'avoir pas pu se faire une place dans le monde musical qu'il est devenu écrivain. La pensée musicale précède et souvent prépare les positions philosophiques et sociales de leur auteur. Cet aspect est souvent négligé pour deux raisons : la formation technique de Rousseau, essentiellement autodidacte, est demeurée incomplète ; sa production en tant que compositeur est maigre en quantité et inégale en qualité. Il doit attendre ses quarante ans pour qu'on reconnaisse enfin son talent de compositeur lors des représentations du *Devin*. Ce succès sera sans lendemain. Jusque-là, il a accumulé déboires et échecs. Voici son début de carrière : en 1730, il donne, sous une fausse identité, avec beaucoup d'aplomb, un concert à Lausanne, où il se ridiculise. Au Livre IV des *Confessions*, il plaisante, non sans vanité : «[...]De la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait attendre. Les musiciens étouffaient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux, et auraient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avait pas moyen.» Plus tard, il présente à l'Académie des sciences un *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* assez ingénieux mais guère original : on lui décerne un certificat, mais c'est une fin de non - recevoir. Sa proposition de notation chiffrée restera lettre morte.

Mais la vraie humiliation, celle qui va tout changer, s'est produite en septembre 1745 chez La Pouplinière, fermier général et grand mécène. À cette époque environ, Rousseau a écrit une *Lettre sur l'opéra italien et français* restée inachevée, dans laquelle il exprime sa dilection pour la musique française. De l'opéra italien, il critique notamment la monotonie de l'alternance des longs récitatifs et des airs façonnés invariablement sur le même moule (l'*aria da capo*). Il trouve l'orchestration déséquilibrée, donnant la part trop belle au chant des violons. « Avec cela,